

Études littéraires africaines

GNALI Mambou Aimée, *Beto na beto. Le poids de la tribu*, coll. « Continents noirs », Gallimard, 2001, 115 p.



Daniel Delas

Numéro 12, 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1041868ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1041868ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Delas, D. (2001). Compte rendu de [GNALI Mambou Aimée, *Beto na beto. Le poids de la tribu*, coll. « Continents noirs », Gallimard, 2001, 115 p.] *Études littéraires africaines*, (12), 56–58. <https://doi.org/10.7202/1041868ar>

des effets pervers en confortant les complexes de supériorité condescendants des Européens ?" (p. 164).

Enfin, dans un dernier chapitre, M. Borgomano analyse les traits caractéristiques de l'écriture dans ce troisième roman d'A. Kourouma. Elle montre que si depuis *Les soleils des Indépendances*, l'usage de la langue française est redevenu plus conventionnel, la "malinkisation" audacieuse n'en est pas moins présente : elle s'est seulement déplacée. De stylistique, elle est devenue structurelle. C'est l'occasion ici d'étudier l'importance des répétitions qui rythment le texte et des proverbes extraordinairement nombreux qui, par leur caractère soit immédiatement compréhensible, soit fortement crypté, mettent en place un "jeu de cache-cache" avec le lecteur européen, "tantôt rapproché à l'extrême et tout à coup vertigineusement éloigné, rejeté à sa qualité d'étranger incapable de comprendre." (p. 178). Mais M. Borgomano montre aussi que les références à la littérature écrite ne sont pas pour autant absentes et que, par certains aspects, le roman peut être lu comme une affirmation des pouvoirs de l'écriture fictionnelle, ce qui lui permet de se clore, au-delà de l'incertitude du dénouement, sur une note d'espoir.

En débroussaillant la complexité de cette œuvre foisonnante qu'elle étudie avec minutie, en éclairant son arrière-plan historique, culturel et politique et en soulignant toute l'ambiguïté de son énonciation, M. Borgomano rend ainsi le roman accessible à un plus large public et contribue largement à la compréhension et la reconnaissance de l'extraordinaire talent d'Ahmadou Kourouma.

■ Florence PARAVY

CONGO-BRAZZAVILLE

■ GNALI MAMBOU AIMÉE, *BETO NA BETO. LE POIDS DE LA TRIBU*, COLL. "CONTINENTS NOIRS", GALLIMARD, 2001, 115 P.

Deux parties dans ce récit d'une tranche de la vie publique d'une jeune femme, militante de la première heure : les années françaises avant 1960, les années congolaises, de l'indépendance à 1965. Deux parties distinctes mais néanmoins centrées autour d'un personnage unique, Lazare Matsokota, à l'évocation duquel ce livre est consacré avec la nostalgie de celui ou celle qui se retourne sur son passé et les belles illusions de la jeunesse.

Celui dont Aimée Gnali partagea un temps assez bref la vie intime fut un des leaders étudiants de la FEANF (Fédération des Etudiants d'Afrique Noire en France) ; brillant, séduisant et passionné, il semblait à tous promis aux plus hautes fonctions dès son retour au pays. Et pourtant il n'en fut rien et, après quelques années obscures, il mourut assassiné par des miliciens que "couvraient" le premier ministre Lissouba et le président Massemba-Débat, dans la nuit du 14 au 15 février 1965, soupçon-

né, non sans quelques raisons semble-t-il, de complot contre le gouvernement.

Comment un aussi brillant esprit a-t-il raté sa vie politique, c'est à cette question que tente de répondre Aimée Gnali, avec une lucidité certes affectueuse, voire admirative, mais sans aucune complaisance. Le titre du livre donne la clé explicative. Mat, comme on l'appelait, est Lari et, en tant que tel, attaché intimement à la personne sacrée d'André Matsoua : "A cause de leur histoire, dont Matsoua constitue la figure centrale, et que, dans leur ignorance et leur manque de sens politique, les autres Congolais ont toujours refusé d'intérioriser, les Lari se considèrent comme un peuple à part, une sorte de peuple élu, différent, *Beto na beto*". Ce qui constitue la force de Lazare Matsokota peut être aussi sa faiblesse, dans la mesure où sa place (éminente) dans cette société fermée le conduit inexorablement et comme malgré lui (ou sans qu'il ose en tout cas se l'avouer) à une solidarité *tribale*. L'Histoire joue en effet à Mat le mauvais tour de faire de son "neveu"¹, l'abbé Youlou, le premier président du Congo indépendant. Or l'abbé se révèle un mauvais leader, favorisant outrancièrement les gens de sa seule tribu congo-lari et couvrant les actes délictueux ou criminels de ses ministres. Que fait Mat, l'ardent étudiant marxiste et anti-impérialiste, à son retour au Congo ? Il louvoie, accepte une décoration, une voiture, sans vraiment condamner, sans non plus se rallier. Quel jeu joue-t-il donc ? Il ne peut pas se désolidariser de la tribu et, lorsque Youlou est renversé, il ne sera rien, dédaignant les postes de ministre qu'on lui propose et revendiquant le premier rôle pour une politique d'union de tous les Congolais.

Aimée Gnali décrit, en témoin plus qu'en historien, le cheminement difficile du leader des Lari du Pool, contraint à une semi-clandestinité et se nourrissant de rêves. On croit entendre le "Patrice, tu rêvais" que Césaire fait dire à Lumumba.

Ce qui intéresse dans ce livre, c'est d'abord l'exposé extrêmement clair et lucide d'une tranche d'histoire congolaise ; les motivations égoïstes et étroites de la majorité des hommes politiques sont implacablement dénuées, avec une grande compétence (Aimée Gnali fut à cette époque députée de Pointe-Noire), mais sans cet humour sarcastique et cette démesure bouffonne qu'on trouve souvent chez les écrivains-hommes.

Ce qui se dessine en creux dans ce livre et est peut-être le plus attachant, c'est le portrait d'une femme africaine, "intellectuelle" (elle fut une des premières bachelères congolaises) et militante, avertie des dessous de la politique et sans illusion sur les jeux aussi sanglants que mesquins des hommes politiques africains, une femme qui par son exemple travaille d'abord, indépendamment des grands discours enflés de grands mots, à l'émancipation de la femme africaine. D'attache vili, issue d'une famille

¹ Dans le complexe système matrilineaire lari-congo

ayant le sens des valeurs morales, Aimée Gnali est comme un marionnettiste connaissant toutes les ficelles du métier mais n'en profitant pas pour son profit personnel mais pour faire avancer quelques réformes. "Sans élever la voix, sans gémir", comme dit justement Henri Lopes dans sa préface.

■ Daniel DELAS

■ HITCHCOTT NICKI, *WOMEN WRITERS IN FRANCOPHONE AFRICA*, OXFORD, BERG PUBLISHERS, "FRENCH STUDIES", 2000, 193 p.

Nicki Hitchcott, qui enseigne à l'Université de Nottingham, est extrêmement présente, en tant que femme occidentale, au long de cet ouvrage. Les femmes écrivaines de l'Afrique francophone sont présentées par une femme universitaire qui prend toutes les précautions requises pour ne pas fausser la lecture de textes africains par des préjugés occidentaux. C'est d'un point de vue féministe que le "dialogue" (p. 11) va pouvoir s'établir. Les textes étudiés sont explicitement référés à leur auteure dont on interroge la capacité ou la volonté de tenir un discours féminin : "Ce livre est une tentative pour découvrir si, dans la fiction, la femme africaine émerge comme sujet de son propre discours et, si c'est le cas, comment sa subjectivité est exprimée." (p. 9). Le positionnement critique de ce livre est donc d'emblée très clair : il s'agit de chercher dans les textes le discours des femmes africaines indépendamment des questions littéraires qui, pour Nicki Hitchcott, sont soumises au relativisme culturel.

Le deuxième chapitre, qui présente le corpus dans son évolution historique, joue le rôle d'une seconde introduction. Les tout premiers textes féminins datent de la fin des années cinquante et l'évolution de cette littérature tient à de minces fils jusqu'aux années 80-90 où elle parvient à s'imposer. Les sept chapitres suivants reprennent ce parcours chronologique en s'arrêtant sur les grandes étapes. Contrairement à une idée largement répandue, la littérature féminine ne commence pas par le témoignage mais par le roman d'amour. *Rencontres essentielles* de Thérèse Moukoury ne saurait être assimilé à une autobiographie, bien que la narration se fasse à la première personne, comme c'est le cas dans la majorité de ces romans d'amour écrits au féminin. Nicki Hitchcott, qui ne cache pas ses réticences militantes devant un genre qui tend à reconduire les stéréotypes phallogocentriques, montre comment les écrivaines africaines parviennent à établir le lien entre l'expérience personnelle des héroïnes et les implications sociales quant au statut des femmes. Le quatrième chapitre est consacré à l'écriture autobiographique à partir des textes d'Aoua Keita, Ken Bugul et Nafissatou Diallo. La question centrale est celle de la spécificité d'une autobiographie féminine africaine au regard de la définition de l'autobiographie proposée par Philippe Lejeune, jugée trop restrictive.